



HAL
open science

Signifiant, signifié, saillance(s) : le signe v(éc)u comme action

Michaël Grégoire

► **To cite this version:**

Michaël Grégoire. Signifiant, signifié, saillance(s) : le signe v(éc)u comme action. *Signifiances (Signifying)*, 2018, 2, pp.149 - 169. 10.18145/signifiances.v2i1.197 . halshs-02330794

HAL Id: halshs-02330794

<https://shs.hal.science/halshs-02330794>

Submitted on 24 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Signifiant, signifié, saillance(s) : le signe v(éc)u comme action

Michaël Grégoire¹

Résumé

Nous inscrivons notre démarche dans le paradigme de l'énaction (Varela et al. 1991) qui postule que toute cognition s'opère par le biais du mouvement dans un contexte d'interactions corps-environnement. L'objectif de cet article est de repenser la théorie du signe selon Saussure (1916/1996), présentée comme désincarnée et décontextualisée, à l'aune de ce paradigme récent, à la suite de Bottineau (2012a,b,c,d ; 2017a,b,c). Nous utilisons pour cela la Théorie de la Saillance Submorphologique (Grégoire, 2012a ; 2014 ; 2015 ; 2017a,b,c,d) qui postule que l'avènement du sens en discours se fonde sur un comportement simplexe (Berthoz 2009) et vicariant (Berthoz 2013) de mise en saillance d'actions bioculturelles. Nous proposerons au préalable une terminologie pour distinguer les actions linguistiques de premier ordre et les unités linguistiques de second ordre, ce qui apparaît fondamental pour tout abord des notions de signe, signifiant et signifié.

Mots-clés : Théorie de la saillance submorphologique ; énaction ; submorphème ; forme et sens ; signifiants et signifiés de 1^{er} et 2nd ordres.

Abstract

We situate our approach in the paradigm of enaction (Varela et al., 1991) which postulates that all cognition operates through movement in a context of body-environment interactions. The aim of this article is to rethink Saussure's sign theory (1916/1996), presented as disembodied and decontextualized, in the light of this recent paradigm, following Bottineau (2012a, b, c, d; 2017a, b, c). For this we use the Theory of Submorphemic Saliencing (Grégoire, 2012a, 2014; 2015; 2017a, b, c, d) which postulates that the enaction of meaning in discourse is based on a simplex (Berthoz 2009) and vicariant (Berthoz 2013) behavior of biocultural actions saliencing. We will first propose a terminology for distinguishing between first-order linguistic actions and second-order linguistic units, which appears fundamental for any approach to the saussurean notions of sign, signifier and signified.

Keywords: Theory of Submorphemic Saliencing; enaction; submorphem; form and meaning; 1st and 2nd orders signifiers and signifieds.

¹ Université Clermont Auvergne. Laboratoire de Recherche sur le Langage (EA 999).

« [...] *le signe articule deux incarnations, celle de la phonation et celle de l'idée qu'elle suscite.* »

(Bottineau, 2017a : 17. C'est l'auteur qui souligne)

Introduction

La conception du signe exposée dans le *Cours de linguistique générale* montre une volonté claire de structurer le langage et la langue. On le distingue bien avec la théorie de la valeur ou la décomposition du signe en signifiant-signifié². Mais le facteur humain y est constamment absent, ce qui a eu plusieurs conséquences théoriques de premier plan telles que l'omission de l'incarnation du signifiant, qui constitue pourtant une construction articulatoire hiérarchisée spatio-temporellement ; l'omission de la notion de *culture*, qui pose l'engagement de l'humain en interaction avec son environnement écologique et social ou encore la non-prise en charge de la situation interlocutive et de ses variations. Cela a valu au fondateur de la linguistique moderne de définir par exemple le signifiant comme une « image acoustique » (Saussure, 1916/1996 : 100ss), un objet déjà construit et excluant du reste la dimension anatomique expérimentée de la production verbale ou les dimensions grapho-motrice du signifiant écrit ou oculomotrice de la lecture du même signifiant. Les éditeurs ont tenté de minimiser cette omission en commentant comme suit :

Ce terme d'*image acoustique* paraîtra peut-être trop étroit, puisqu'à côté de la représentation des sons d'un mot il y a aussi celle de son articulation, l'image musculaire de l'acte phonatoire. Mais pour F. de Saussure la langue est essentiellement un dépôt, une chose reçue du dehors (voir p. 30). L'image acoustique est par excellence la représentation naturelle du mot en tant que fait de langue virtuel, en dehors de toute réalisation par la parole. L'aspect moteur peut donc être sous-entendu ou en tout cas n'occuper qu'une place subordonnée par rapport à l'image acoustique (Ed.). (Saussure, 1916/1996 : 98, note 12).

De même, à des fins pédagogiques, le signifié est-il présenté comme le « référent », c'est-à-dire comme une image externe figée et non vécue par le sujet parlant, ce qui inverse totalement l'expérience réelle que l'humain peut avoir du langage et de sa propre langue. Bottineau commente cela de la manière suivante :

[...] la théorie saussurienne du signe résulte directement des conditions dans lesquelles le linguiste a formalisé « signe » par une trace écrite : le signifiant n'est plus l'expérience de la boucle motrice et sensorielle du mot vocal « en transit » lors de la phonation effective, mais « l'image acoustique », c'est à dire le souvenir de l'impression auditive laissé par des expériences mémorisées d'un mot non vécu et remémoré par un *observateur qui se poste en situation d'observateur de la trace écrite (conception spectatorielle du sujet cognitif épistémique) et non en simulation d'acteur du geste oral (conception actorielle du sujet pragmatique)*. (Bottineau 2017a : 16. Nous soulignons)

Ainsi, l'oubli du corps comme producteur de perturbations vocales, de traces scripturales ou de reconstructions verbales, l'omission de l'environnement et donc de la culture dans l'ouvrage de Saussure nous amène à revoir les notions de *signifiant* et de *signifié* à l'aune de ces aspects fondamentaux en sciences humaines. L'objectif est de rendre concret / incarné ce qui est abstrait

² « Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* ; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie. Quant à *signe*, si nous nous en contentons, c'est que nous ne savons par quoi le remplacer, la langue usuelle n'en suggérant aucun autre. Ce fut à ce prix que la linguistique put advenir en tant que science autonome. » (Saussure, 1916/1996 : 100. C'est l'auteur qui souligne)

/ désincarné dans la conception saussurienne du signe afin de les redéfinir. Nous aurons recours pour cela aux postulats de la *linguistique énaïve* (Bottineau 2013). Dans un premier temps, nous exposerons les principes d'une approche énaïve de la parole, en cherchant à saisir les distinctions et oppositions qu'elle permet de mettre au jour dans la conception du langage comme action et comme objet, avant de proposer une terminologie *ad hoc*. Nous appliquerons enfin la théorie énaïve de la saillance submorphologique (*Theory of Submorphemic Saliencing*) à des cas spécifiques posant problème d'ordinaire à la linguistique : la polysémie et les mots d'esprit / échos si chers au Saussure des *Anagrammes* dans un autre contexte.

1. La parole envisagée comme un comportement énaïf ou la réinjection du facteur humain dans l'étude du langage

1.1 L'émergence bio-écologique de la cognition

1.1.1 L'énaïon et la cognition des 4E (*embodied, embedded, extended, enactive*³)

Dans le cadre de l'énaïon, courant récent en sciences cognitives, la cognition « is not the representation of a pre-given world by a pre-given mind but is rather the enactment of a world and a mind on the basis of a history of the variety of actions that a being in the world performs » (Varela *et al.* 1991). L'énaïon repose sur le fait que le sujet, inscrit dans un corps, ne *représente* pas un monde préétabli, mais *fait émerger* [en anglais, *to enact* : « susciter », « faire advenir », « faire émerger »] un monde par l'histoire du couplage structurel qui le lie à son environnement. Tout cela fait de la cognition une *action incarnée* qui suppose la mise en mouvement du corps, soit une non-inertie⁴. L'avènement de la cognition s'opère donc à partir de l'individu lui-même en première et/ou en troisième personnes et n'est pas instauré par un monde extérieur préexistant. C'est au contraire la coordination sensorimotrice au monde, une fois mémorisée et convertie en expérience, qui permet de construire et de faire évoluer la perception humaine. Par ailleurs, comme Merleau-Ponty (1945) en a eu l'intuition, cette construction de l'expérience est fondamentalement multimodale : elle repose sur l'accès du corps intégral à l'environnement et tous les organes sensoriels, coordonnés, s'avèrent susceptibles d'être à l'origine de la construction d'une expérience :

La perception synesthésique est la règle et, si nous ne nous en apercevons pas, c'est parce que le savoir scientifique déplace l'expérience, et que nous avons désappris de voir, d'entendre, et, en général, de sentir, pour déduire de notre organisation corporelle et du monde tel que le conçoit le physicien, ce que nous devons voir, entendre, sentir. (Merleau-Ponty, 1945 : 265)

Enfin, l'engagement corporel dans toute sa multimodalité impliquant une interaction, la cognition apparaît comme nécessairement *distribuée* (cf. Hutchins 1995) et *située* (cf. Vygostky 1978). En tant que distribuée, elle se présente comme collective, sociale, partagée, émanant au sein d'un groupe plus que d'un individu isolé. La cognition distribuée démontre par exemple l'alignement de l'accent régional perdu ou atténué sur celui de l'allocutaire originaire de la même région, ou explique que les capacités d'apprentissage de la langue seconde s'accroissent au contact des natifs (cf. Swain 2000). En tant que située, l'acte cognitif ne peut être interprété que par rapport aux données de la situation contextualisée, constitutives de l'expérience ressentie et acquise. C'est ce qu'illustrent par exemple les variations de dénominations en

³ Trad. : Cognition incarnée, située, distribuée/étendue et énaïve.

⁴ C'est notamment sur cet aspect que repose la notion de *corps propre* théorisée par Merleau-Ponty (1945) différenciant le corps vécu, phénoménal, en mouvement, du corps vivant ou inerte appréhendé scientifiquement par la médecine.

fonction des lieux, des époques, des interactions sociales pour un même objet attestant des constructions conceptuelles distinctes : l'acte de conduire sera conçu dans les langues romanes fr. *conduire*, esp. *conducir*, cat. *conduir*, sous l'angle de la « tension entre un élément A et un élément B » (cf. Grégoire 2012a) à l'instar de *andar* (« marcher »), *mudar* (« déménager »), *trámite* (« démarche »), *medir* (« mesurer »), *juntar* (« réunir, rassembler »), *entrar* (« entrer »), etc. décelable par la présence du trait structurant {nasale + dentale}. En revanche, ce sera le parcours d'une rectitude modélisé par le groupe *tr* {dentale + vibrante} qui sera l'ancrage notionnel du vocable anglais *drive* sur le modèle de *tree* (« arbre »), *road* (« route »), *direct* (« direct »), *tower* (« tour »), *train* (« train »), *attract* (« attirer »), *timber* (« poutre »), etc. (cf. Bottineau 2012a).

1.1.2 La simplicité et la vicariance selon Alain Berthoz

Considérer la cognition comme une action incarnée amène à prêter une attention toute particulière aux caractéristiques du corps et au fonctionnement neuro-moteur. Dans cette perspective, Berthoz a établi ce qu'il nomme la simplicité comme un principe présidant à l'activité neuronale et plus largement corporelle :

La simplicité, telle que je l'entends, est l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. Ce ne sont ni des caricatures, ni des raccourcis ou des résumés. Ce sont de nouvelles façons de poser les problèmes, parfois au prix de quelques détours, pour arriver à des actions plus rapides, plus élégantes, plus efficaces. (Berthoz, 2009 : 159)

Et l'auteur d'illustrer son propos en expliquant la mise en mouvement de la main en apparence très simple mais résultant en réalité d'un enchevêtrement de mécanismes : « le cerveau ne contrôle pas chacun des muscles, mais éventuellement, un point d'équilibre entre les muscles. » (Berthoz, 2011 : 22). Dans le domaine linguistique, l'étymologie populaire constitue à cet égard une illustration particulièrement intéressante en rapprochant les processus corporels entre eux dans le but de mieux les mémoriser en recourant au moindre effort dialogique. L'exemple bien connu de **infractus* mis pour *infarctus* sous l'influence de *fracture* ou celui moins connu de **hynoptiser* en lieu et place de *hypnotiser* sous l'influence de *optique* (cf. Grégoire 2010 : 457-461) résultent tous deux d'une construction simplexe permettant de ne pas multiplier les formes à convoquer.⁵

En complément du principe de simplicité, l'auteur (cf. Berthoz 2013) a explicité celui de *vicariance* qui repose sur le fait qu'un organisme peut recourir à un mécanisme distinct pour parvenir à un but similaire. Exemple est pris d'une personne qui marche dans l'obscurité, et qui doit se diriger à tâtons, c'est-à-dire en substituant à sa vue alors neutralisée la combinaison de sa « mémoire des lieux, [ses] habitudes motrices et [son] sens tactile » (Berthoz, 2013 : 36). Berthoz nomme cela la « vicariance d'usage ». On retrouve ce principe chez Uexküll pour qui « la capacité des organismes vivants en fonction de leur propre but et des limites de leur *Umwelt* [ou *monde propre*], d'utiliser le monde environnant de façon très différente. » (Uexküll, 1984 : 28). Cela « désigne le fait qu'un même objet, une même partie de notre corps, une même

⁵ Il convient d'ajouter également le facteur d'une mise en adéquation phonétique avec les habitudes expressives des natifs, qui renforce d'autant le mécanisme en le situant dans un processus articulatoire enregistré et utilisé de façon routinière.

personne, peut être perçue comme remplissant différents rôles en fonction de nos intentions et de notre *Umwelt*. » (Uexküll, 1984 : 30).

1.1.3 La perçaction (ou perception par l'action)

L'avènement de la perception, soit l'accès au monde et à la connaissance, se fait donc par l'intermédiaire du corps et de ses mouvements inscrits dans un cadre écologique et social, ce que Berthoz (1997) désigne par le mot-valise *perçaction*. Ce principe est par exemple caractéristique du mécanisme de la vision, car il consiste en une mise en marche des micro-muscles oculaires visant à faire émerger les formes ou des profondeurs de champ, ce qui passe par une sélection et la distinction des formes les unes des autres.⁶ Par ailleurs, cette motricité visuelle est coordonnée à d'autres types de motricités corporelles. La perception par l'action est donc un phénomène simplexe qui vise dans notre exemple à ne pas prendre en charge visuellement la totalité des éléments physico-chimiques à disposition mais à en extraire uniquement ceux qui sont nécessaires à la survie et à l'évolution humaine par l'engagement moteur. Autre exemple : voir un fauteuil implique la possibilité déjà expérimentée de s'y asseoir. Il s'agit là d'un *potentiel* ou d'une « faisabilité » bioculturelle, ce que Gibson (1979) nomme *affordance* et Bottineau (2012a) *classe d'expérience sensorimotrice* dans un cadre éactif (voir *infra* 2.1.1). Ce potentiel est enregistré et reproductible dans des conditions analogues avec une chaise ou un lit. En revanche, s'asseoir sur une table sera socialement moins toléré, et correspondra donc *de facto* à un engagement plus contraint, ce qui souligne l'importance du rôle de la normativité et de la culture dans la perçaction.

1.2 Le langage et la langue

Bottineau (2012b : np) définit le langage comme partie prenante de l'émergence cognitive et sociale humaine :

Il est une manière d'agir biomécaniquement pour se faire co-advenir psychologiquement et intellectuellement, réflexivement et mutuellement, dans le cadre des rapports intersubjectifs instantanés et des normes d'engagement prescrites par la dynamique collective ambiante ; le langage est la physiologie de l'esprit humain, ni plus ni moins.

En linguistique éactive, la parole et les mots apparaissent donc comme des comportements d'émergence, qui s'avèrent à la fois phénoménologiques et linguistiques. Ils relèvent d'un ordre phénoménologique en ce qu'ils permettent les associations entre la dimension physico-chimique de l'entour (ou « X monde » pour Bottineau, 2011 : 211ss) perceptible par les organes sensoriels et les phénomènes eux-mêmes qui attribuent du sens (cf. Kravchenko 2007). Ce sont également des processus linguistiques d'interaction communicationnelle entre les individus de l'espèce humaine répondant à des critères stricts de norme constituée dialogiquement et de distribution intersubjective (cf. Bottineau 2012b: np). Le sens est fait pour ré-émerger chez un membre de la même espèce (par le langage) et de la communauté linguistique (par la parole). Les sons et/ou la graphie appartenant à une langue-culture donnée pourront alors être appréhendés par perçaction des formes et des sens linguistiques par celui qui en aura au préalable expérimenté les mécanismes et processus corporels.

Le caractère fondamentalement et essentiellement incarné, *éacté*, situé et distribué de la langue en général et des mots en particulier est un aspect prépondérant de la linguistique éactive qui prend en charge l'expérience des signes dans l'analyse des signes eux-mêmes. Cela rend par là

⁶ Ce n'est pas sans rappeler le principe de la *Gestalt*.

même inutile le recours à un terme « béquille » tel que celui de *référent*.⁷ Tout cela appelle donc une terminologie spécifique et un éclaircissement sur les champs conceptuels.

2. Le signifiant et le signifié comme processus et comme unités : distinctions entre 1^{er} et 2nd ordres

Pour la linguistique énative, les sujets parlants n'utilisent pas des formes censées composer un système linguistique préexistant, ils adaptent et façonnent leur comportement corporel, dont le comportement phono-articulatoire, conformément aux normes et aux pratiques communautaires linguistico-culturelles qui ont une continuité historique, et définissent les traditions culturelles et historiques de la communauté en question (cf. Love 2004 ; Cowley 2009 ; Thibault 2011). Cowley décrit ainsi l'activité linguistique comme suit :

Language skills emerge as experience of coordination teaches us to hear second order constructs ('words'). Given linguistic reflexivity (the fact that we can talk about talk), we later report what we hear. Unlike machines that process ungrounded symbols, we act as we language. The feeling of thinking emerges in coordinating with living beings. While grounded in bodies, language evokes historically derived patterns. By vocalizing (and moving), we use cultural resources. Phylogenetically, ontogenetically, and neurally, language is dynamic first, symbolic *second*. (Cowley, 2009 : 499. C'est l'auteur qui souligne).⁸

Ces considérations sur le caractère double du langage nous semblent primordiales pour notre approche. Aussi apparaît-il nécessaire d'opérer un certain nombre de distinctions entre le premier ordre *énacté*, corporel, situé, distribué et le second ordre symbolique, représentationnel.

2.1 La forme et le sens de premier ordre

2.1.1 Constructions du signe par l'expérience phénoménologique

En linguistique énative, la forme et le sens relèvent tous deux d'actes de construction cognitive basés sur le mouvement du corps en rapport à l'environnement. Ce dernier est alors mémorable et constitue une expérience. Cette expérience, de fait non langagière, peut être associée à une activité langagière par l'usage que nous faisons de la parole. L'illustration la plus aisée de notre point de vue se trouve dans la construction lexicale. On y distingue des processus réalisés en amont du morphème : les *submorphèmes*, parfois nommés *phonesthèmes* (cf. Firth 1930/1966). Ils peuvent être présentés comme des actions orientées phénoménologiquement et culturellement et liées à une *classe d'expérience sensorimotrice* (Bottineau 2012a). Cette classe d'expérience constitue ce par quoi « un sujet animé, un objet inanimé ou un processus / action

⁷ À ce propos, voir Bottineau (2017a : 16-17). La dichotomie *langue* (*i.e.* langue-système désincarnée) / *parole* héritée de Saussure a en effet obligé à l'ajout d'un troisième terme qui permet de faire le lien entre langue et parole ou entre le désincarné, décontextualisé, « dédistribué » et le vivant incarné, situé, distribué. Or la linguistique énative permet précisément de redéfinir la langue comme un organisme composé de processus incarnés et échafaudés par le biais de l'expérience des interactions verbales localisées au sein d'une culture et d'un environnement. Par ailleurs, les expériences et les associations d'actions sont spécifiques à une culture donnée ou commune à une macro-culture (niveau submorphémique).

⁸ « Les compétences linguistiques émergent à mesure que l'expérience de la coordination nous apprend à entendre des constructions de second ordre (« mots »). Compte tenu de la réflexivité linguistique (le fait que nous pouvons parler de parler), nous rapportons ensuite ce que nous entendons. Contrairement aux machines qui traitent des symboles sans fondement, nous agissons comme nous parlons. Le sentiment de penser émerge par coordination avec les êtres vivants. Bien que fondé sur des corps, le langage évoque des modèles dérivés de l'histoire. Par la phonation (et le mouvement), nous utilisons des ressources culturelles. Phylogénétiquement, ontogénétiquement et neurologiquement, le langage est d'abord dynamique, *ensuite* symbolique. » (Nous traduisons).

se manifestent typiquement dans le vécu de l'observateur, l'expérient ou le manipulateur ». Et l'auteur d'illustrer le cas du submorphème *sp* associé à la notion d'« éjection par force centrifuge » : « une éponge projette de l'eau quand on la tord (*sponge*, muni du même submorphème *sp-* que *spill, spit, spout, spray, sprinkle*) » (Bottineau, 2012a : np). Ces groupes constituent ainsi des modèles kinésiques qui, en tant que coordinations multimodales, impliquent la « phonation, préhension, locomotion, participation de l'oculomotricité à la construction de l'espace visuel en corrélation avec les autres motricités » (Bottineau, 2017c : 51). Ainsi peut-on trouver des cas tels que « *sw-* de balancement concerne le geste (*switch*), l'expérience corporelle (*swoon*), le rapport à l'objet manipulé (*swallow* « avaler », *swig* « gorgée »), le comportement d'agents extérieurs (*swallow* « hirondelle » pour son vol), etc. » (*ibid.*). Et ces points de vue de construction du monde peuvent varier selon les langues-cultures. Ainsi, dans les langues romanes, on *perçacte* le fait d'avalier par le recours à la zone de passage du liquide avec la présence d'un phonème guttural : fr. *gorgée*, it. *goccio*, port. *gole*, roum. *gât*, et l'ajout de la rectitude du parcours dans l'esp. *trago* (cf. Grégoire, sous presse)⁹.

2.1.2 La forme et le sens de premier ordre (ou mot-exemple pour Bottineau) comme synthèses simples d'actions dialogiques et dialogales obtenues par chronosignifiante

Par la construction diachronique de l'expérience et les rencontres des situations interactives, le mot devient ce que Bottineau nomme, en allusion à Proust, une « madeleine sociale », soit

un comportement intentionnel susceptible de déclencher intentionnellement, pour soi-même (endophasie) comme pour autrui (exophasie), un paradigme de connaissances correspondant à la synthèse de l'historique des situations d'interactions verbales où cette unité lexicale a été antérieurement rencontrée lors de rapport à autrui et soi-même (par l'endophasie). Le mot agit donc comme un réactivateur dialogique, il rappelle des souvenirs issus de pratiques interactives. (Bottineau, 2012a : np)

L'historique des interactions linguistiques conditionne alors ce que Poirier (2017) nomme la *chronosignifiante*, c'est-à-dire une forme de perçaction linguistique qui fonde la « construction progressive et temporisée des *signifiants* et de la *signifiante* ». Il s'agit donc d'une

approche temporalisée de la construction des signifiants et de la signifiante qui méthodologiquement recouvre l'étude des *parcours* de *coalescences*, d'*unifications* ou de *distinctions* par lesquels ces derniers se morphologisent en temps réel au fil de l'énoncé, et qui s'intéresse notamment aux *variations* de délimitations, agglutinations, figements auxquels peuvent donner lieu ces parcours (quel que soit le niveau considéré : des submorphèmes aux constructions). (Poirier, 2017 : 46. C'est l'auteure qui souligne)

L'auteure donne des exemples de grammaticalisation par coalescence en diachronie. Par exemple, la collocation en espagnol médiéval des formes *cual* (« quel/quelle ») et *quier* (« veuille ») montrait l'exploitation du phone [k] à l'initiale dans chaque cas. Or, suite à la collocation, un nouveau submorphème correspondant à un nouvel aspect de l'expérience sensorimotrice a été *énacté* : le groupe [álk] ou [álg], ce qui a provoqué la coalescence en *cualquier* (« n'importe quel »). Ce même segment s'avère reconnaissable dans *algo* (« quelque chose »), *alguien* (« quelqu'un ») ou encore *alguno* (« quelque ») (cf. Poirier, 2017 : 48-51). Le processus de segmentation a donc varié d'une synchronie à l'autre. Ce type de variation en diachronie met en lumière le fait que le réajustement dialogique et dialogal joue un rôle

⁹ Pour d'autres exemples et mises en regard entre langues romanes, voir Grégoire (2017a : 66-67). Cette perspective permet notamment une démarche d'intercompréhension par l'appréhension du point de vue culturel de l'allocutaire au moyen des analogies processuelles reconnaissables dans sa propre langue au niveau submorphologique.

important dans la sélection et la discrétisation des formes linguistiques. Cela montre en outre que ces formes sont bel et bien constitutives du sens, et inversement, en ce que les variations détectées dans la segmentation du mot *cualquier* ne sont appréhendables indépendamment du sens émergent, à l'instar de la perçaction visuelle.

La *forme* et le *sens* se présentent donc comme des processus convergents (ou boucles sensori-motrices) créés corporellement en situation pour être appréhendés dans les mêmes circonstances par l'allocutaire. La *forme-sens* apparaît ainsi comme un acte de synthétisation dialogique et dialogale simplexe chargée des expériences antérieures d'emploi du mot. Elle n'est donc non pas préexistante mais convoquée en temps réel pour une fonction propre au discours et prononcée avec la temporalité et la spatialité que cela suppose.

Le terme *forme* rappelle *formation*, donc le processus auquel une forme est nécessairement liée soit par l'acte d'amont de construction intersubjective située, soit par l'acte d'aval de reconstruction. De même, la forme prend en compte les variables d'ajustement de ce que l'on reconnaît ordinairement comme étant le *mot*. Rossi et Peter-Defare (1998) en abordant les lapsus évoquent plusieurs cas de variations phonétiques affectant le mot français mais n'altérant pas la compréhension : *gelé* prononcé [ʒle] ou *cheveux* prononcé [ʃvə].

Le terme *sens*, quant à lui, déjà fort utilisé, entre en cohérence avec *sensation*, *sensitif*, *sens organiques* et permet de resituer la terminologie dans le cadre des activités humaines, avec les aspects affectifs et bioculturels de l'avènement et de l'utilisation de la langue. En effet, la dimension affective et émotive dans son sens large peut également largement influencer l'usage et l'appréhension du sens et des formes. C'est ce qu'ont relevé certains spécialistes en didactique des langues, dont K. Lebdiri :

[...] la perception, l'émotion et le geste sont le fondement de l'acte de communication. Inventer et jouer des situations de communication dans un cadre structuré renforce l'authenticité de l'interaction. La parole n'est plus un assemblage de mots et structures grammaticales vides de sens. La parole devient chargée d'affect quand elle fait sens aux élèves, c'est-à-dire quand elle est en lien avec ce qu'ils vivent et ressentent. Une parole qui traduit des sentiments devient exutoire ; elle permet de se soulager et d'extérioriser des préoccupations par la verbalisation. C'est ainsi que nous pouvons valider l'hypothèse que la parole peut, quand elle est liée à la construction identitaire et aux affects, devenir une forme d'action. L'élève se construit et se constitue en tant que sujet social. (Lebdiri, 2012 : 235)

Enfin, ces termes hypéronymiques de *sens* et de *forme* permettent de resituer par la terminologie l'activité langagière, et plus particulièrement linguistique, au centre d'une activité cognitive générale de perçaction et de la poser comme une *technique cognitive* parmi d'autres (cf. Bottineau 2012a).

2.2 Le signifiant et le signifié de premier ordre (ou *signifiante*)

Pour Bottineau, le signifié peut être présenté comme un « réseau de motricités » dans la mesure où le fondement du sens et de la forme procède d'un schéma d'actions corporelles intégrant des pratiques culturelles normées et normatives et classant les expériences sensori-motrices entre elles (cf. Bottineau, 2017a : 18-19). L'expérience des interactions verbales d'emplois contextualisés, situés, distribués, incarnés et *énactés* d'un signe donné, contribue à l'évolution de l'expérience même du mot. Ces interactions peuvent alors être normatives (éducation, contacts avec les dictionnaires, écriture) ou plus naturelles (basées sur les dialogues oraux, moins normés). Dans tous les cas, la connaissance et l'usage du signe apparaît comme un cheminement d'enrichissement dialogique et dialogal continu par la rencontre d'occurrences analogues et leur mémorisation.

In fine, le signifiant et le signifié de premier ordre apparaissent comme *des synthèses à échelle collective de formes et de sens* construites socialement dans des circonstances hétérogènes et réactivables par le sujet lui-même. Il s'agit donc de comportements simplexes de synthétisation mémorisés, basés sur des expériences d'interactions verbales vécues et chargées des circonstances d'avènement corporelles, sociales et écologiques. C'est aussi le signifiant-signifié de premier ordre qui fonde les oppositions systémiques et les interactions analogiques décelables entre les processus enregistrés. Ce signifiant-signifié relève donc de la *compétence morphosémantique et pragmatique collective*. Cette compétence collective comprend tout aussi bien les différentes expériences combinatoires à tous les stades de la sémiogénèse (phono-articulatoire, submorphologique, morphologique, morphosyntaxique, syntaxique) appréhendées en même temps que les autres expériences acquises. C'est aussi le domaine de la classe morphosémantique, à l'instar du *mot-exemplaire* selon Bottineau (2012c), qui « s'obtient en collectant l'ensemble des interactions verbales susceptibles de faire émerger une interprétation ciblée du mot-exemple [forme-sens] » où se voient regroupées toutes les occurrences processuelles de formes-sens. Pour autant, la distinction entre signifiant et signifié perd en pertinence en vertu du principe même de la boucle sensorimotrice. Cela nous amène à préférer le terme unique de *signifiance* que nous pourrions redéfinir, en nous inspirant de Launay (1986)¹⁰, comme les potentialités expérientielles inscrites dialogiquement dans le continuum d'actions multimodales d'avènement d'actes de pensée ajustés et orientés en contexte par le rapport intersubjectif, l'environnement et la norme acquise. Nous nous rapprochons là de la définition de la chronosignifiance mais à grande échelle.

Or, cette conception énative du signe amène à remettre en question les notions mêmes de « valeurs sémantiques », d'homonymie ou de polysémie au profit de la pluralité ou de la composition d'expériences v(éc)ues et les constructions vicariantes qu'en font les locuteurs. Par exemple, le verbe *to start* en anglais renverra à un « départ », à un « commencement » et la dimension inchoative peut être nettement explicitée : *the movie is starting* (« le film commence »), *the runners are waiting on the start* (« les coureurs attendent sur la ligne de départ »). Mais la signifiance peut également se construire sous un autre angle dans des cas tels que : *he started at the loud noise* (« il a sursauté en entendant le grand bruit »), *they gave me a start* (« ils m'ont fait peur ») ou *he has a running start on the other candidates* (« il a une longueur d'avance sur les autres candidats »). La signifiance autorise tous ces emplois et se situe en cela à la croisée d'expériences sensorimotrices différemment situées. Ces deux séries d'usages contextualisés constituent en effet des émergences morphosémantiques distinctes. Dans les emplois désignant un « commencement », qui impliquent une stabilisation en amont, nous pensons pouvoir postuler que la forme et le sens sont construits par émergence due au contexte du processus de « stabilisation » lié au submorphème *st* (cf. Bottineau 2012a : np) comme le sont aussi potentiellement *stop, stay, street, rest, step*, etc.¹¹ En revanche, la seconde série d'énoncés est liée à l'expérience du « parcours d'une rectitude » rattaché au submorphème *tr* (cf. *supra*). Bien que ces deux expériences puissent être régulièrement associées, elles sont

¹⁰ Pour Launay (1986 : 37), « le signifiant peut faire l'objet d'une lecture, d'une analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme est pris avec les autres dans des rapports de ressemblances et de différences : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice. Or le monde des référents est lui-même pris dans un autre réseau de ressemblances et de différences, d'identité et de diversité. La signifiance, telle que je l'entends, serait le résultat de la mise en rapport, par analogie, de l'un et de l'autre réseaux de ressemblances et de différences : cette mise en rapport est ce qui va conférer au signifiant une certaine valeur ». C'est l'auteur qui souligne.

¹¹ Dans le détail de cette construction submorphologique, le stade temporel d'apparition du submorphème en mot conditionne son intensité cognitive. Cela a été démontré en anglais par Bottineau (2012a). Ainsi, la stabilisation sera plus saillante si le submorphème émerge à un stade précoce (e.g. *stay, stop*) qu'à un stade tardif (e.g. *rest, mast*). Ce phénomène reste à démontrer dans d'autres langues.

dissociables sur le plan de la signifiante en tant que rencontrées dans d'autres circonstances verbales¹².

On prendra alors soin de distinguer la signifiante de premier ordre des sommes d'acceptations dictionnaires qui ne sont que des reconstitutions désincarnées et décontextualisées, et qui ne s'avèrent donc que très peu représentatives de la créativité lexicale dans son sens le plus large, laquelle est opérée quotidiennement à grande échelle. La tendance à la structuration linguistique, grammaticale comme lexicale, inculquée par l'enseignement s'avère en revanche fort utile pour la coordination intersubjective des sujets parlants. C'est à cet endroit qu'interviennent les bénéfices du second ordre.

2.3 L'illusion de la stabilité du méta-signifiant et du méta-signifié : le domaine du second ordre

Linell (1982/2005) a tôt démontré que le langage était fondamentalement de deux ordres, l'un relevant de l'action, ou plus précisément de l'interaction en contexte, et l'autre relevant du symbolique ou de l'objectal. Linell soutient qu'il existe un « biais de langage écrit » (*written language bias*) qui a gouverné la pensée en linguistique depuis sa création et qui a empêché d'envisager le mot écrit comme le produit d'un mouvement de scripture et comme le support d'un acte de lecture, mais au contraire comme un objet manipulable extrait de ces conditions de production ou de reconstruction par oralisation. Ce biais a été discuté par Taylor (1997) par la dénomination de « scriptisme » (*scriptism*), c'est-à-dire « the influence of writing on the conceptualization of speech » (Taylor, 1997 : 52). La linguistique a en effet édifié et consolidé cette conception du mot-signe comme objet manipulable et isolable souvent par influence de l'écrit, sans tenir compte de l'acte d'écriture ou de l'acte de lecture lié très directement au mot écrit. Le mot isolé tel qu'à l'écrit n'est autre que l'extraction (elle-même processus) d'un discours contextualisé, motivé et opérant comme un continuum sensorimoteur. Partant, la conception traditionnelle du signifiant et du signifié ne prend en charge ni l'hétérogénéité ni la complexité individuelles de (re)construction du signe. Cela a pour conséquence de ne retenir que les aspects résultatifs décelables collectivement. Ainsi, pour Bottineau (2012d),

la somme totale des contributions, regroupées par le linguiste, fournit une simulation non réaliste, mais plausible, d'une dynamique cognitive pseudo-individuelle que nul n'a personnellement centralisée. Chaque locuteur s'engage comme joueur de la partie collective de parole dans un rôle déterminé, et aucun ne totalise à lui seul une représentation complète de l'esprit de l'équipe [...]

Faute de pouvoir collecter l'ensemble des paramètres interlocutifs et plus largement expérientiels nécessaires à l'analyse holistique des conditions et des situations d'interactions verbales, le linguiste en est réduit à cumuler les emplois transcrits ou enregistrés et donc à établir ce que l'on nomme le *signifiant* et le *signifié* sur la base de corpus désincarnés et « désitués » à des degrés divers mais assez éloignés des dispositions v(éc)ues. Il n'y est donc pas tenu compte des conditions interactives d'échanges verbaux, des expériences émotionnellement associées, du langage corporel non verbal qui accompagne le langage verbal et para-verbal. Les signifiants et signifiés sont extraits des conditions interlocutives pour faciliter leur appréhension et l'analyse à plus grande échelle : en bref leur *manipulation*. C'est ce qui a amené Kravchenko à déduire que « [c]onsequently, language is a system constituted by signs of signs (cf. Peirce's "a sign for a sign" principle) » (Kravchenko, 2007: 669. C'est l'auteur qui souligne). Les signifiants et les signifiés dans leur acception habituelle ne sont donc que des signes de signes, des *indices métalinguistiques de second ordre* sortis des conditions

¹² Nous approfondissons plus avant ce protocole méthodologique par l'application de la théorie de la saillance submorphologique.

de leur émergence et déchargés de l'essentiel du facteur humain en vue de la systématisation en langue.

Cependant, cette connaissance du signe de second ordre, ce méta-regard sur la langue s'avère bénéfique. En effet, pour Douay et Roulland (2014 : 54), « en tant qu'observateur extérieur, nous ne pouvons pas déterminer quelle synthèse est faite ou a été faite par l'émetteur de ce signe. » Outre la commodité résultant de la simplification, l'expérience dialogique liée à un signifiant est propre à chaque locuteur, mais la croyance dans l'existence d'un signifiant et d'un signifié stables facilite l'alignement cognitif au cours de l'interaction dialogale, et donc la coordination intersubjective (cf. Poirier, 2017 : 45ss).

In fine, le signifiant et le signifié sont donc un *méta-signifiant* et un *méta-signifié*. La perte de la complexité individuelle en vue de l'élévation de la linguistique en tant que science fut au prix de cette commodité intellectuelle « simplificatrice »¹³. Ces unités n'en sont pas moins les produits d'un principe simplexe en ce que la compétence de chaque sujet parlant s'y trouve partiellement synthétisée. Mais il s'agit cette fois du résultat d'un mécanisme expert et intégré à des degrés très variés, souvent non nuls, par les sujets parlants eux-mêmes. Le *méta-signifiant* et le *méta-signifié* ne sont que deux avatars d'une pratique plus large de transformation de processus en objets (linguistiques) observables¹⁴.

3. L'avènement morphosémantique : études de cas

3.1 Postulats et définitions de la Théorie de la Saillance Submorphologique

Suivant les postulats mentionnés plus haut, un énoncé peut être considéré comme une succession d'actions sensorimotrices coordonnées, hiérarchisées spatio-temporellement et co-articulées, destinées à former des unités dialogiques combinables, en vue de contribuer à « susciter des actes de pensée » (Bottineau 2012b) chez soi (endophasie) ou chez autrui (exophasie). Ce que nous nommons *saillance*, en premier ordre, constitue le processus d'émergence d'un ou de plusieurs modèle(s) kinésique(s) parmi la totalité des actions sensorimotrices à l'origine de la construction de l'énoncé¹⁵. Cette émergence se fonde sur la l'association analogique opérée par les sujets parlants entre ce modèle kinésique et les expériences vécues. Ainsi, par exemple, en anglais, le groupe *sp* composé d'une sifflante et d'une occlusive bilabiale, constitue un modèle comportemental lié dynamiquement à la notion de « rotation, d'éjection par force centrifuge et de projection »: e.g. *spill* « déverser », *spit* « cracher », *spout* « jet », *spray* « pulvériser », *sprinkle* « saupoudrer », *speak* « parler », *spoon* « cuiller », *spool* « bobine » (cf. Bottineau 2012c). Dans ces emplois, nous postulons donc que le processus articulatoire {sifflante + occlusive bilabiale} est *saillant* du fait de son aptitude à fédérer des formes dans la construction de cette expérience. À l'inverse, les autres actes corporels à l'origine des mots cités (-*it* pour *spit*, -*ill* pour *spill*, -(*r*)*inkle* pour *sprinkle*, etc.) n'apparaissent pas comme suffisamment pertinents dans les situations liées à l'éjection car ils n'instaurent pas d'analogie suffisante avec d'autres interactions verbales où cette action est engagée. Par ailleurs, sur le plan corporel, le processus {sifflante + occlusive bilabiale} faisant

¹³ En vue d'une systématisation plus efficiente, la phonologie a obtenu une classification abstraite en dissociant presque les phonèmes des organes bucco-naso-pharyngaux producteurs de sons ou en les limitant leur corrélation à des traits capturés sur des mouvements extrêmement plus complexes (cf. Nobile, 2014 : 10-11).

¹⁴ Pour les différentes déclinaisons des cas d'utilisation du *linguaging* de premier et de second ordre, voir Bottineau (2017c : 30-35).

¹⁵ Le repère ici est donc l'énoncé et non le syntagme ou le mot. Cela laisse la possibilité d'analyser les émergences par chronosignifiante telles que celles constatées dans les noms de marques et les slogans étudiés *infra* (3.3).

parcourir et frotter l'air pour le laisser s'échapper par une plosion au niveau d'un organe externe, les lèvres, s'avère propre à construire une expérience d'éjection et ses circonstances (rotation, centrifugation, dépôt). La saillance revêt donc une dimension tout à la fois formelle et sémantique et est autorisée par la signifiante. Il est par ailleurs intéressant de constater des cas de vicariants comme nous l'avons illustré plus haut avec le cas de *start* (voir 2.2) où plusieurs émergences morphosémantiques s'avèrent possibles. La signifiante dans des cas comme *start* permet des émergences multiples, distinctes selon les contextes d'apparition des formes-sens. Ce phénomène constitue un « croisement des expériences sensorimotrices » et met en lumière les conditions d'avènement de la forme-sens tout en contribuant à la spécification bioculturelle de la construction du monde.

3.2 La manifestation de plusieurs émergences dans un même mot : le cas de l'adjectif espagnol *bronco*

Les expériences des interactions verbales sont inscrites dans des situations assez diverses et composites mais elles sont paradoxalement synthétisées sous des formes-sens assez homogènes. La TSS tente d'expliquer ce phénomène simplexe en posant que ce n'est pas le même processus qui sert de base à la perçaction morphosémantique selon les expériences. Le mot espagnol *bronco* nous semble une bonne illustration de ce phénomène. Il renvoyait primitivement à un « morceau de branche cassée » ou à un « nœud dans le bois ». Il provient du latin vulgaire **bruncus*, et celui-ci du croisement de *broccus* (« objet pointu ») et de *truncus* (« tronqué ») en latin¹⁶. En voici les acceptions actuelles :

Bronco, ca. 1. adj. Dit d'une voix ou d'un instrument de musique : au son désagréable et rauque ; 2. adj. Dit d'un métal : vitreux, cassant, peu flexible et sans élasticité. 3. adj. Dit d'une personne: à l'abord rude et grossier. 4. adj. Rugueux, non dégrossi. U. t. en envoyé. fig. 5. adj. Mex. Dit d'un cheval: non apprivoisé. 6. f. Rixe ou litige bruyant. 7. f. Réprimande brutale. 8. f. Manifestation collective et bruyante de mécontentement au cours d'un spectacle public, en particulier dans les arènes. 9. f. Am. Enervement, colère, rage. 10. f. Guat. et Mex. difficulté (embarras, gêne).

Cargar alguien bronca. Col. Avoir un désir de vengeance.

Tener bronca a alguien. Arg., Bol., Chili, Col., Ec., Nic., Par., Pérou, R. Dom. et Ur. Haïr quelqu'un. (DRAE, sv. *bronco*, nous traduisons)¹⁷

Avec ces emplois de *bronco*, nous nous confrontons *a priori* à au moins trois expériences de construction morphosémantique différentes visualisables dans les processus submorphémiques. On relève tout d'abord celle de la conception dynamique de la rupture ou de la rugosité comme résultat d'une cassure, possiblement héritée de l'étymon latin *truncus*, qui rappelle ce que Bottineau associe au groupe (*r*)-*b*-*r* :

[...] les mots romans *arbor* (latin), *arbre* (français), *árbol* (espagnol) comprennent une matrice consonantique (*r*)-*b*-*r* généralement présente dans le champ lexical discutant de la rupture (*rompre*, *rupture*, *briser*, *broyer* ; *break*, *brechen*) ; l'arbre est pensé relativement à

¹⁶ Cf. Corominas et Pascual, sv. *Bronco*. Nous traduisons.

¹⁷ **Bronco, ca.** Del lat. vulg. **bruncus*, y este cruce del lat. *broccus* 'objeto puntiagudo' y *truncus* 'tronco'. 1. adj. Dicho de la voz o de un instrumento de música: De sonido desagradable y áspero. 2. adj. Dicho de un metal: Vidrioso, quebradizo, poco dúctil y sin elasticidad. 3. adj. Dicho de una persona: De genio y trato ásperos. 4. adj. Tosco, áspero, sin desbatar. U. t. en sent. fig. 5. adj. Méx. Dicho de un caballo: Sin domar. 6. f. Riña o disputa ruidosa. 7. f. Reprensión áspera. 8. f. Manifestación colectiva y ruidosa de desagrado en un espectáculo público, especialmente en los toros. 9. f. Am. Enojo, enfado, rabia. 10. f. Guat. y Méx. dificultad (embarazo, inconveniente). *Cargar alguien bronca* 1. loc. verb. coloq. Col. Tener deseos de venganza. *Tener bronca a alguien* 1. loc. verb. coloq. Arg., Bol., Chile, Col., Ec., Nic., Par., Perú, R. Dom. y Ur. tener entre ojos. (DRAE, sv.)

cette notion (comme dans la fable *Le chêne et le roseau* de La Fontaine). (Bottineau, 2017b : 257).

De la même manière, Tournier (1985 : 147) propose d'associer à la matrice /pr/ l'idée d'un « coup donné par l'extrémité d'un objet ». Et l'auteur de donner les exemples de *prick* (« piquer ») ou *prong* (« dent de fourchette ») qui s'avèrent pertinents à la lumière de l'énonciation en tant qu'associables dynamiquement à la notion de « cassure » ou de « rupture ». En espagnol, il est possible d'associer ce type d'expérience à un processus {bilabiale + vibrante} dans plusieurs vocables tels que *romper* (« rompre »), *quebrar* (« briser »); *áspero* (« âpre »); *exprimir* (« presser [un agrume] »); *parar* (« arrêter »); *prender* (« arrêter, prendre »); *pregonar* (« crier, rompre le silence »); *perturbar* (« perturber »); *brusco* (« brusque »); *brutal* (« brutal »); *brecha* (« brèche »); *brotar* (« jaillir », concevable comme une rupture de l'horizontalité ou de la verticalité). Ajoutons éventuellement la conjonction adversative *pero* (« mais ») qui instruit nécessairement une rupture avec les propos précédents. L'idée de « rupture » peut être envisagée au sens propre ou au sens figuré et dans des contextes fort distincts comme le montrent les énoncés suivants :

(1) Terco, *bronco*, machacón, Vicente Fox insiste en la “responsabilidad histórica” de la oposición de unirse para tumbarle al PRI la mayoría en la Cámara de Diputados.¹⁸

(Tête, *brutal*, cassant, Vicente Fox insiste sur la « responsabilité historique » de l'opposition de s'unir pour renverser le PRI à la majorité à la Chambre des Députés.)

(2) La presión de uno y el repliegue del otro traje consigo un juego *bronco*, sin calidad e interrumpido por faltas.¹⁹

(La pression de l'un et le retrait de l'autre ont entraîné un jeu *brutal*, sans qualité et interrompu par des fautes)

Bronco renvoie aussi à un « son désagréable et rauque », ce qui pourrait être attribué à l'utilisation d'un autre pivot de perçaction, soit le processus {nasale dentale voisée + vélaire}. En effet, sur le plan articulatoire, la prononciation d'une voyelle nasalisée par une nasale dentale voisée génère un phénomène d'écho qui est amplifié par l'occlusion vélaire, située à l'extrémité de la sphère buccale. Cela entre en cohérence avec les déductions de Drellishak (2007 : 3) pour qui le groupe [ng] en anglais a été heuristiquement recensé comme associé à la notion de « bruit » : « -ng is associated with noises : *bang, bong, clang, ding, ring, sing, ...* ». Plusieurs vocables en espagnol sont alors concernés par la notion de « bruit sourd ou sonore par écho » tels que *rungo* (« bruit du cochon »); *ronco* (« bruit rauque »); *zangarrear* (« gratter la guitare »); *titingó* (« vacarme, brouhaha »); *tango* (« musique tango »); *gongo / gong* (« gong »); *chingolingo* (« jeu de dés », pour le bruit); *bongó* (« instrument à percussion »); *conga* (« danse populaire cubaine », « tambours utilisés pour la musique liée à cette danse »); *gangarria* (« clochette »). On remarquera avec la présence de *ronco*, placé dans une opposition *b- / Ø* avec *bronco*, que le *b-* n'est pas exploité dans le cadre de cette expérience liée au « bruit par écho ». Dans le cas de *bronco*, on retrouve cette expérience avec l'évocation d'un « son rauque » (acceptions *DRAE* 1, 6, 8, 9), ce qu'illustrent les exemples suivants :

(3) [...] dentro del rock en general se distinguirá siempre lo que es, como se dice, más rockero. Es más *bronco*, más ruidoso, con más fuerza.²⁰

(Dans le rock en général on distinguera toujours ce qui est, comme on dit, plus rock. C'est est plus *tronitruant*, plus bruyant, avec plus de force).

¹⁸ Presse, (1997 : § 6).

¹⁹ Presse (1995 : § 1).

²⁰ Gómez Pérez (1994 : 14).

(4) En cuanto al órgano el sonido *bronco* de la caja mecánica se convirtió en un factor más de la riqueza folclórica del oriente cubano; su peculiar estilo fue recogido en varios discos de los años 50.²¹

(Quant à l'orgue, le son *rauque* de la boîte mécanique devint un facteur de plus dans la richesse folklorique de l'Est de Cuba; son style particulier a été recueilli dans plusieurs disques des années 50).

(5) Encendí un cigarrillo y se lo di. - ¿Qué tienes? -dije. Me asombré de oír una voz *bronca* y tartamuda saliendo de mí, hablando con la lengua hinchada.²²

(J'ai allumé une cigarette et je la lui ai donné. - Qu'as-tu? J'ai dit. J'ai été étonné d'entendre une voix *rauque* et bégayante sortir de moi, parlant avec la langue enflée)

Enfin, une troisième expérience rencontrée pourrait être celle de la « réduction » ou du « rétrécissement » liée au processus {nasale + vélaire}, sous l'angle de la « difficulté ». En effet, cette fois, ce n'est plus l'écho ou le caractère voisé de la nasale qui est rendu pertinent pour la construction du monde mais bien le rétrécissement au niveau pharyngal que provoque la combinaison d'une nasale et d'une vélaire. Cette articulation suppose en effet le contact de la langue et du voile du palais, jonction qui obstrue le passage de l'air dans le canal nasal au niveau du naso-pharynx et qui implique un « rétrécissement » à cet endroit. Par ailleurs, l'activation des muscles constricteurs du pharynx amplifie la potentialité de référentiation à la notion de « réduction ». Cela est confirmé par l'existence supposée d'une racine indo-européenne **genu-* (« articulation », « angle ») d'où procèdent les vocables *genou* ou *angle*,²³ par exemple. Or, la réduction physique telle que celle d'un passage ou du chenal expiratoire suggère une entrave, soit une difficulté à parcourir le cheminement initialement –et ordinairement– prévu. Cet emploi se retrouve en l'occurrence plus particulièrement au Mexique, représenté par l'acception 10 du *DRAE*. En voici un exemple :

(6) Jamás hubiéramos imaginado que existiese tal unión y ayuda desinteresada, entre los pendencieros habitantes de nuestro *bronco* arrabal.²⁴

(Nous n'aurions jamais imaginé qu'il existe une telle union et une aide aussi désintéressée parmi les habitants querelleurs de notre quartier *difficile*.)

Les circonstances d'interactions verbales où la forme *bronco* a été convoquée se trouvent donc au croisement de plusieurs expériences vécues, ce qui complique l'analyse sémantique effectuée par l'observateur linguiste. Le recours au niveau submorphémique et la généralité notionnelle qu'il implique ne prétend donc pas recouvrir les signes mais les expériences transcendant les emplois de forme-sens construites dans des situations proches et faisant l'objet de processus de construction analogues. La TSS ambitionne entre autres de mettre en lumière les croisements d'expériences à la source de la complexité des signifiants-signifiés et des emplois des formes-sens. Ces croisements constituent en effet de notre point de vue le fondement bioculturel de la langue dans ses utilisations quotidiennes²⁵. Si nous repartons des

²¹ Évora (1997 : § 91).

²² Barea (1958 : § 23). Ce dernier cas repose sur une utilisation énantiosémique de la même saillance, qui représente en quelque sorte un macro-comportement. Pour un plus ample développement, voir Grégoire (2012a, 2012c, 2017d).

²³ Cf. Pickett, sv. *genu-*.

²⁴ Hayen (1993 : 195).

²⁵ Pour la mesure du taux d'exploitation (*coefficiencia saillancielle*) de telle ou telle expérience sensorimotrice pour une forme-sens donnée, voir Grégoire (2017a : 77-80). Il ne s'agit pas de la fréquence d'emploi mais de la pertinence du recours à telle ou telle expérience pour la synthèse dialogique au sein d'une communauté-culture donnée. Cela ne se limite donc pas non plus à l'association des actions bioculturelles entre elles constitutives du

acceptions et des emplois, il convient toutefois d'avoir à l'esprit que ce ne sont là que quelques réalisations expérientielles possibles et que la signifiance les autorise aux côtés de nombreuses autres, répondant notamment à des usages moins conformistes, moins « classés ». La question des cas spécifiques de jeux sur la langue reste donc entière. Aussi avons-nous choisi d'aborder ces cas selon le même protocole en application cette fois à des slogans.

3.3 Quel traitement pour les situations spécifiques telles que les mots d'esprit ?

Le mot d'esprit est le produit de l'exploitation d'une émergence morphosémantique et/ou morphosyntaxique que nous pourrions qualifier de « non conformiste », c'est-à-dire qui met en lumière une possibilité de perçaction non canonique. Pour illustrer notre propos, nous avons choisi des mots d'esprit intégrant des slogans publicitaires français, des mises en écho, et une parodie²⁶ :

(7) **Nom de marque Seb®**

Seb, c'est bien

(8) **Nom de marque B&B Hôtels®**

Bien pensé pour vous

(9) **Nom de marque Béghin-Say®**

Bien plus que du sucre.

(10) **Nom de marque Boursin®**

Du pain, du Boursin, tout est bien

(11) **Nom de marque Afflelou®**

(11a) *Il est fou Afflelou* (slogan original)

(11b) *Il est flou Afflelou* (parodie)

Dans l'exemple (7), le nom de marque *Seb®* est présenté dans le slogan à deux reprises, une fois explicitement, de façon synthétique : *Seb*, et une seconde fois, de façon analytique, plus implicitement dans *c'est bien*. L'écho provoqué en syntagme génère nécessairement la construction du groupe *c'est bien* par l'émergence de {s + ε/e + b}, qui englobe le {b} de *bien*. Il s'agit là d'un avènement particulier de l'adverbe *bien* qui se définit ici entre autres comme une composante du processus {s + ε/e + b}. Outre sa connotation positive, cet adverbe est donc présenté comme non autonome, comme partie de l'écho répétant le nom de marque.

Dans les énoncés (8) et (9), l'adverbe *bien* est perçacté différemment en tant que participant d'une segmentation et de mises en écho distinctes. Dans l'énoncé (8), seul le {b} est saillant par mise en regard avec le nom de marque B&B Hôtels®, où la réduplication manifeste déjà une mise en exergue. En revanche, dans l'énoncé (9), la forme-sens *bien* est sémiotisée prioritairement au titre de la caractéristique phonétique [bɛ̃] en vertu de la résonance avec la marque Béghin-Say® [begɛ̃sɛ]. Cette caractéristique devient alors un nouveau pivot de construction morphosémantique, soit une nouvelle saillance {b+ɛ̃}. Dans l'énoncé (10), enfin, la forme *bien* est cette fois le produit d'une conceptualisation conditionnée par la mise en regard avec des éléments phonétiques situés sur l'axe des bilabiales : *pain*, *Boursin*, *bien* et le même phone [ɛ̃]. Le pivot saillanciel servant à l'émergence morphosémantique est donc en

point de vue culturel (cf. *supra* : *drive* vs. *conduire*) mais prend en charge les tendances collectives d'associations d'expériences sur lesquelles est susceptible de reposer la signifiance au sens où nous l'entendons.

²⁶ Tous les slogans ont été extraits du site : <http://www.ideeslogan.com/marque-slogan.html>. Les noms suivis de ® sont des marques enregistrés à l'INPI. La parodie du slogan d'Afflelou® est quant à elle tirée d'un spectacle de Kaddour Merad et Olivier Baroux.

l'occurrence le processus {occlusive bilabiale + $\tilde{\epsilon}$ }. Tous ces emplois, non attestés ni attestables lexicographiquement, consistent autant de variations perçactives autorisées par la signifiance de *bien* et orientées par les conditions syntagmatiques d'apparition et les objectifs commerciaux²⁷.

L'énoncé (11a) et sa parodie, l'exemple (11b), reposent sur le même principe. Dans un cas et dans l'autre, nous constatons une variation dans l'émergence submorphologique. Dans un cas, la construction repose sur l'émergence du processus {f + u} et dans le second, sur celle de {f + l + u}. Mais cette variation a contribué à faire advenir la forme *flou*, qui, rétroactivement, entre plus en cohérence morphosémantique avec le nom de marque éponyme. On voit ici comment l'émergence submorphologique peut présider aux choix même des mots employés lorsque les analogies avec d'autres signifiants-signifiés enregistrés sont opérantes.

Il convient de souligner que la « profondeur dialogique » (Bottineau 2012c) engagée par ces actions d'émergences à des fins « spirituelles » ne sont pas les mêmes que dans les cas des perçactions plus courantes telles que celles v(éc)ues avec *bronco* en espagnol²⁸. Les notions de régularité et de fréquence –et donc de normativité– sont en effet d'autres paramètres essentiels pour l'accès au signifiant-signifié. S'il n'est pas inconcevable que certains de ces emplois soient réactivables selon les affinités que pourrait avoir un locuteur avec les jeux linguistiques en parallèle d'emplois plus réguliers et modélisés, ces comportements relèvent *a priori* davantage de la situation dialogale en temps réel. Dans les cas des mots d'esprit, le système est appréhensible, vécu et intégré dans sa totalité avec ses oppositions et ses analogies. La reconstruction interlocutive de la forme-sens peut être à géométrie variable mais les actions sont toutes en présence. Son caractère éphémère et/ou non utilitaire empêche cependant parfois sa mémorisation à grande échelle. C'est la raison pour laquelle la forme-sens échappe aussi et surtout à la reconstitution en méta-signifiant et méta-signifié. Mais du fait de l'analogie processuelle entre les énoncés « spirituels » et plus usuels, il existe un continuum retraçant les degrés de profondeur dialogique entre les différents types de formes-sens et donc d'énoncés²⁹.

4. Conclusion

Le sens et la forme relèvent donc d'une seule et même boucle sensorimotrice au cours de laquelle ils sont co-déterminés perçactivement dans le cadre d'une langue-culture donnée. Envisager cela permet de dépasser la simple consubstantialité théorique du sens et de la forme comme postulat fondamental et de prendre en charge le dynamisme sémiologique dans l'avènement du corporel par le cognitif et du cognitif par le corporel. Le signifié et le signifiant de premier ordre pourraient quant à eux constituer une synthèse dynamique d'expériences de sens et de formes, une compétence propre à une collectivité contrainte et orientée par l'interaction sociale, soit une signifiance. Les méta-signifiés et méta-signifiants pourraient alors être ces unités métalinguistiques reconstituées *a posteriori* par des observateurs experts à des degrés divers et par l'écriture, mais qui permettent d'assurer la stabilité de la coordination intersubjective.

²⁷ Nous ne mentionnons pas les cas du type de celui de Conforama® : *bien chez vous, bien moins cher*, qui joue sur la polyvalence syntaxique de *bien* comme adverbe de manière et adverbe intensifieur.

²⁸ Nous recourons aux paramètres des *coefficients d'émergence* (taux d'énaction de chaque action sensorimotrice pour une même forme, cf. *supra*, note 24) et à la *valence* (nombre d'émergences submorphologiques possibles pour une forme donnée) pour distinguer les cas de perçaction spirituelles, poétiques ou parémiologiques des cas de perçaction rencontrés de plus régulièrement. La fréquence est en effet un facteur à prendre également en charge pour la constitution dialogique de l'expérience et des expériences.

²⁹ Voir Grégoire (2010 : 537-539).

Dans ce cadre, l'organisation comportementale de certaines parties de la langue que propose la TSS permet de prendre en charge la complexité des situations d'interlocution et des expériences verbales distribuées vécues en tant qu'actions par les locuteurs et les allocutaires. Les procédés d'émergence submorphologique contribuent à construire les spécificités au sein du monde propre à l'humain (aspects langagiers) et propre au natif (aspects linguistiques) dans chaque cas.

Tout cela revient à établir que chaque forme-sens est *unique*, c'est-à-dire *perçactée* de façon spécifique et non pas qu'une forme-sens est identique à telle autre. Sur le plan corporel et mental, les caractéristiques segmentales et surtout suprasegmentales³⁰ ne sauraient en effet être strictement identiques ni identiquement perçues à chaque production/intellection. Les émotions individuelles construites collectivement sont elles aussi à l'œuvre dans les expérimentations et l'avènement d'expériences complexes. Sur le plan social, le changement et le nombre d'allocutaires et le rapport affectif que le locuteur entretient avec eux conditionnent très largement la forme-sens prise dans sa dimension holistique. Enfin, sur le plan écologique, la localisation, l'atmosphère et les interactions rendues possibles contribuent aussi à déterminer la forme et le sens. L'enregistrement scriptural (écriture, *a fortiori* standardisée), voire audio (retransmissions audio ou vidéo), situés à des degrés divers, peuvent donner l'illusion de manipuler des objets *identiques* et fixes, mais chaque signe repose en réalité sur une charge expérientielle croissante et évolutive résultant d'une construction saillancielle distincte. La non-identité des formes-sens est constatable tout particulièrement en diachronie (cf. étymologie populaire, chronosignifiante selon Poirier 2017) mais aussi en synchronie (mots d'esprit, slogans, proverbes, malentendus, lapsus). L'effet du trait d'humour ou le simple décalage linguistique sont proportionnels au taux de croyance dans l'identité linguistique et dans le mot comme objet. Le Saussure des *Anagrammes* (cf. Starobinski 1971) aurait peut-être prêté l'oreille à ces arguments avec les constats de la non-linéarité du signifiant et de la récurrence du « mot-thème » comme « *mot qu'on veut reproduire* » (Arrivé, 2009 : np).

Références bibliographiques

- ARRIVE, Michel (2009). L'anagramme au sens saussurien, *Linx. Revue des linguistes de Paris 10-Nanterre, Nonne scripta manent ? Hommage à Jacques Anis*, 60, 17-30. DOI : 10.4000/linx.671.
- BERTHOZ, Alain (1997). *Le sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob.
- BERTHOZ, Alain (2009). *La simplicité*. Paris : Odile Jacob.
- BERTHOZ, Alain (2011). La simplicité. *La chimie et le sport*. Paris : EDP sciences, 17-42.
- BERTHOZ, Alain (2013). *La vicariance*. Paris : Odile Jacob.
- BOTTINEAU, Didier (2011). Parole, corporéité, individu et société : l'*embodiment* entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives. *Intellectica 56*, Jean-Baptiste GUIGNARD (dir.), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, 187-220.
- BOTTINEAU, Didier (2012a). Submorphémique et corporéité cognitive. Dennis PHILPS (dir.) *Submorphemics / La submorphémique* – Helen GOETHALS (dir.) *Celebrating Ceramics / Pleins feux sur la céramique, Miranda*, 7. DOI : <http://doi.org/10.4000/miranda.5350>.

³⁰ La TSS ne prend pas encore en charge les variations tonales et suprasegmentales qui contribuent à l'émergence du sens en situation. Il s'agit encore d'un projet pour l'heure.

- BOTTINEAU, Didier (2012b). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? *La TILV (La Tribune Internationale des Langues Vivantes)*, n° spécial, Florence LAUTEL-RIBSTEIN (éd.) *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot*, 73-82.
- BOTTINEAU, Didier (2012c). Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale. Dans Louis BEGIONI & Christine BRACQUENIER (dirs.) *Sémantiques et lexicologie des langues d'Europe – Théories, méthodes, applications* (p. 233-257). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- BOTTINEAU, Didier (2012d). La fabrique de la langue, fabrique de l'humain. Dans Kostas NASSIKAS, Emmanuelle PRAK-DERRINGTON & Caroline ROSSI, *Fabriques de la langue* (p. 161-197). Paris : Presses Universitaires de France.
- BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche énative de la parole dans les langues. *Langages*, 192(4), Gilles LOUYS & Danielle LEEMAN (dirs.) *Le vécu corporel dans la pratique d'une langue*, 11-27.
- BOTTINEAU, Didier (2017a). Langagement (*languaging*), langage et éaction, *a tale of two schools of scholars* : un dialogue entre biologie et linguistique en construction. Michaël GREGOIRE, Aurélie Barnabé, Didier BOTTINEAU & Norbert MAÏONCHI-PINO (coords.), *Langage et éaction : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires*, *Signifiances (Signifying)*, 1(1), 11-38. DOI : <https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i1.158>.
- BOTTINEAU, Didier (2017b). Incarnation langagière et grammaire des langues naturelles : vers la fin d'un clivage. Dans Jérôme DOKIC & Denis PERRIN (dirs.), *La cognition incarnée* (p. 251-294). Paris : Vrin.
- BOTTINEAU, Didier (2017c). Du *languaging* au sens linguistique. *Intellectica, Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages*, 68. URL : <http://intellectica.org/fr/numeros/langage-et-enaction-corporeite-environnements-experiences-apprentissages>.
- BOTTINEAU, Didier & GREGOIRE, Michaël (2017). Introduction. *Intellectica, Langage et éaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages*, 68. URL : <http://intellectica.org/fr/numeros/langage-et-enaction-corporeite-environnements-experiences-apprentissages>.
- COROMINAS, Joan & PASCUAL, José (2006). *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* (1980). Madrid : Gredos.
- DOUAY, Catherine & ROULLAND, Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*. Limoges : Lambert-Lucas.
- DRELLISHAK, Scott (2007, avril). *Statistical Techniques for detecting and validating Phonesthemes*. Communication présentée au LSA Annual Meeting. Science Center Anaheim, California. URL : www.students.washington.edu.
- FIRTH, John R. (1966). *Speech* (1930). London : Oxford University Press.
- GIBSON, James J. (1979). *The Ecological Approach to Visual Perception*. Hillsdale : EAL Inc.
- GREGOIRE, Michaël (2010). *Exploration du signifiant lexical espagnol [structures, mécanismes, manipulations, potentialités]*, thèse de Doctorat sous la direction de Marie-France Delport, Université Paris-IV-Sorbonne. Consultable en ligne sur TEL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00656189/document>.
- GREGOIRE, Michaël (2012a). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebrück : Presses Académiques Francophones.

- GREGOIRE, Michaël (2012b). La polyréférentialité des vocables espagnols *ganga* et *cuco* (/a). Robert GAUTHIER & Pierre MARILLAUD (coords.), *L'ambiguïté dans le discours et dans les arts* (p. 357-368). Toulouse : Éditions du Mirail.
- GREGOIRE, Michaël (2012c). Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie. Dans Gilles LUQUET (dir.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles, théories et applications* (p. 139-153). Paris : Presses Sorbonne-Nouvelle.
- GREGOIRE, Michaël (2014). Théorie de la Saillance submorphologique et neurosciences cognitives. Dans Abdou ELIMAN (dir.), *Énonciation et neurosciences cognitives, Synergies France, 11, Gerflint*. URL : <https://gerflint.fr/Base/Europe9/gregoire.pdf>.
- GREGOIRE, Michaël (2015). Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale : l'exemple du substantif espagnol *urraca*. *Cahiers de Praxématique, 64*. URL : <https://praxematique.revues.org/3802>.
- GRÉGOIRE, Michaël (2017a). La submorfoloía como ayuda para la intercomprensión románica. *LynX-Panorámica de Estudios Lingüísticos, 16*, 63-74.
- GREGOIRE, Michaël (2017b). L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'exploitation des propriétés détectables au niveau submorphologique. Dans Stéphane PAGES (dir.), *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes* (p. 97-118). Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence.
- GRÉGOIRE, Michaël (2017c). Towards an enactive lexicology : from muscle salience to signifying. Michaël GREGOIRE, Aurélie Barnabé, Didier BOTTINEAU & Norbert MAÏONCHIPINO (coords.), *Langage et énonciation : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires, Signifiences (Signifying), 1(3)*. DOI : <https://doi.org/10.18145/signifiences.v1i3.135>.
- GREGOIRE, Michaël (2017d, septembre). Enantiosemy as semantic (en)action. Communication présentée lors du colloque *LangEnact II. Meaning without representation: grounding language in sensorimotor coordination* (Stephen COWLEY, Sune V. STEFFENSEN, Didier BOTTINEAU, Michaël GREGOIRE & Alexander KRAVCHENKO, orgs.), Université du Sud-Danemark, Odense).
- GREGOIRE, Michaël (sous presse). Comment traiter le cas des paronymes non co-référentiels en linguistique du signifiant ? Dans José A. VICENTE LOZANO (dir.), *Les Cahiers de l'ERLAC, Le signifiant. Approches et domaines d'application*, Rouen : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 127-145.
- HUTCHINS, Edwin (1995). *Cognition in the wild*. Cambridge : MIT Press.
- KRAVCHENKO, Alexander V. (2007). Essential Properties of Language, or Why Language Is Not a Code. *Language Sciences, 29(5)*, 650-671.
- LAUNAY, Michel (1986). Effet de sens : produit de quoi ? *Langages, Le signifiant, 82*, 13-51.
- LEBDIRI, Karima (2012). De la confrontation des univers de croyance à l'émergence d'une parole qui fait sens. *Synergies Royaume-Uni et Irlande, 5, Gerflint*, 229-240.
- LOVE, Nigel (2004). Cognition and the language myth. *Language Sciences, 26*, 525-544.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- NOBILE, Luca (2014). Introduction. Formes d'iconicité. *Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique, Le français moderne, 1(1)*, 1-45.
- PICKETT, Joseph (dir.) (2000). *The American Heritage®: Dictionary of the English Language*. Boston: Houghton Mifflin Company.

- POIRIER, Marine (2017). Esquisse des principes d'une chronosignifiante. Michaël GREGOIRE, Aurélie Barnabé, Didier BOTTINEAU & Norbert MAÏONCHI-PINO (coords.), *Langage et énonciation : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires, Signifiances (Signifying)*, 1(3), 41-66. DOI: <https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i3.136>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2014). *Diccionario de la lengua española*, 23^{ème} édition, Madrid: Espasa Calpe. (DRAE)
- ROSSI, Mario & PETER-DEFARE, Evelyne (1998). *Les lapsus, ou, Comment notre fourche a langué*. Paris : Presses universitaires de France.
- SAUSSURE, Ferdinand (de) (1996). *Cours de linguistique générale* (1916). Paris : Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand (de) (2002). *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- STAROBINSKI, Jean (1971). *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Limoges : Lambert-Lucas.
- SWAIN, Merrill (2000). The Output Hypothesis and Beyond: Mediating Acquisition through Collaborative Dialogue. Dans James P. LANTOLF (dir.), *Sociocultural theory and Second Language Learning* (p. 97-114). Oxford : Oxford University Press.
- TAYLOR Talbot J. (1997). *Theorizing Language: Analysis, Normativity, Rhetoric, History*. Bingley (UK) : Emerald Group Publishing Limited.
- THIBAUT, Paul T. (2011). First-order languaging and second-order language : The Distributed Language View. *Ecological Psychology*, 23, 1-36.
- TOURNIER, Jean (1985). *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Paris / Genève : Champion-Slatkine.
- UEXKÜLL, Jacob J. (1984). *Mondes animaux et mondes humains* (1934). Paris : Denoël.
- VYGOTSKY, Lev S. (1978). *Mind in society: The development of higher psychological processes*. Cambridge : Harvard University Press.

Corpus

- BAREA, Arturo (1958). *La forja de un rebelde*. Buenos Aires : Losada.
- ÉVORA, Tony (1997). *Orígenes de la música cubana. Los amores de las cuerdas y el tambor*, Madrid : Alianza.
- GÓMEZ PÉREZ, Rafael (1994). *El rock. Historia y análisis del movimiento cultural más importante del siglo XX*. Madrid : El Drac.
- HAYEN, Jenny E. (1993). *Por la calle de los anhelos*. México : EDAMEX.
- IDEE SLOGAN (2018). Site de slogans français disponible en ligne sur <http://www.ideeslogan.com/marque-slogan.html> (consulté le 20 novembre 2018).
- PRESSE (1995). JOSÉ BEJARANO, *La Vanguardia*, 02/10/1995, Barcelona : T.I.S.A.
- PRESSE, (1997). Fox insiste en la alianza por la Cámara para echar a esos barbajanes de Los P[...], *Proceso*, 19/01/1997. México D.F : APRO.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2003). Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <http://www.rae.es>.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2003). Banco de datos (CORDE) [en línea]. *Corpus diacrónico del español*. <http://www.rae.es>.